

## CHAPITRE 1

*Novembre 1982*

**L**e feu crépitait dans l'âtre de la cheminée, éclairant le salon d'une douce clarté rassurante. Assise sur le tapis qui recouvrait le parquet, Anastasia jouait tranquillement avec sa poupée de chiffon Dolly qui ne la quittait jamais. Du haut de ses cinq ans, elle avait toujours besoin de sa présence à ses côtés pour la rassurer lorsqu'elle avait peur ou qu'elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Dolly était son amie à qui elle confiait ses petits drames d'enfant qui étaient souvent liés à son frère Paul. Il avait quatre ans de plus qu'elle et depuis quelque temps, il n'avait de cesse de lui jouer de vilains tours. Ce n'était donc pas le grand amour entre les deux enfants qui se chamaillaient régulièrement au grand dam de leurs parents. Le changement d'attitude du jeune garçon envers sa sœur avait pour origine une découverte qui l'avait profondément affecté, reportant toute sa colère sur la fillette. Paul, qui aimait fouiller dans les affaires personnelles de sa mère à la recherche de quelques pièces de monnaie à récolter pour s'acheter des bonbons afin de se faire bien voir auprès de ses petits camarades de classe, était tombé sur une photo qui l'avait tout d'abord intrigué. Sur le cliché, on reconnaissait sans peine sa jolie maman vêtue d'une robe de mariée, assise sur une chaise, son beau visage levé vers l'inconnu qui se tenait fièrement à ses côtés en costume du dimanche. Paul, intrigué, avait continué ses recherches avant de trouver une seconde photo montrant, cette fois-ci, le couple dans une chambre d'hôpital, posant avec un bébé aux cheveux blonds. Ce bébé, c'était lui, il n'y avait aucun doute possible. Sa cupidité lui avait fait découvrir un secret de famille qui n'aurait jamais dû refaire surface, du moins, pas dans l'immédiat. Avec effarement, il avait compris que Jarek Kolowski, celui qu'il avait toujours considéré comme son père, n'était en réalité que le second mari de sa mère. Le fait d'avoir été laissé dans l'ignorance durant toutes ces années lui avait fait ressentir une haine farouche envers Jarek et la petite Anastasia. Cela

expliquait sans peine le peu de ressemblance physique qui existait entre les enfants Kolowski. Car même si Jarek avait reconnu Paul comme son fils en lui donnant son patronyme, l'enfant n'avait absolument aucun point commun avec ce père de substitution. Ce qui n'était pas le cas de la petite Ania, surnommée ainsi par son papa. Elle avait hérité de sa peau mate, de ses cheveux bruns, ainsi que ses grands yeux verts qui lui venaient de ses origines polonaises. Tout le contraire de Paul, petit garçon chétif, blond au teint pâle, presque maladif, aux yeux bleus, portrait tout craché de son défunt père à en croire les deux seules photos qui existaient de lui. Armand Mirond était mort en 1974, ainsi l'indiquait une coupure de journal jaunie conservée par sa mère comme une relique. Paul n'était alors âgé que d'un an, ce qui expliquait le fait qu'il n'en avait aucun souvenir. Il comprenait mieux pourquoi sa mère lui passait tous ses caprices et ne semblait pas se rendre vraiment compte de son attitude sournoise. Sans doute ressentait-elle une sorte de culpabilité envers lui et essayait-elle de compenser en le maternant plus que de raison ? Pour ce qui était du caractère des deux enfants de la famille, ils étaient diamétralement opposés. Ania était une gamine enjouée, souriante, facile à vivre tandis que Paul se montrait souvent colérique et grossier à l'encontre des adultes. Et depuis qu'il avait découvert le malheur qui avait frappé son père, il était devenu très méchant envers cette petite sœur qu'il considérait comme une pièce rapportée avec laquelle il ne se sentait pas l'âme d'un grand frère protecteur. Il n'avait de cesse de la chagriner, reportant sa colère sur la pauvre fillette qui ne comprenait pas son brusque changement d'attitude. Il n'était donc pas rare d'entendre Anastasia pleurer lorsque son aîné lui faisait des misères au grand dam de Madeline Kolowski qui se lamentait d'avoir une fille trop geignarde à son goût.

Madeline était fille unique. Elle avait vécu une jeunesse heureuse entourée de parents aimants qui l'avaient éduquée dans le respect de la famille. Malheureusement, le couple était décédé prématurément dans un tragique accident d'autocar alors qu'ils revenaient d'un voyage en Espagne. Cela faisait tout juste un an qu'elle venait d'épouser Armand. Le jeune homme n'avait pu cacher sa joie de se retrouver à l'âge de vingt-quatre ans à la tête de la plus grande entreprise de pompes funèbres de la ville de Reims. Même si gagner de l'argent sur le dos du malheur des gens lui avait posé quelques problèmes à ses débuts, son compte en banque bien rempli avait fini par effacer ses remords. De simple employé de bureau de poste, il était devenu en peu de temps un patron qui gérait une quinzaine de personnes. Et que dire de la maison familiale qui faisait partie de l'héritage ? Le père de Madeline, Charles Richemond, en avait fait l'acquisition bien avant la naissance de sa fille. La bâtisse située dans le secteur du Bois d'Amour à

deux pas du centre-ville lui avait immédiatement plu. C'était une maison de maître construite en 1880 avec tout le cachet de l'ancien et des pièces à ne plus savoir qu'en faire, dont la plupart ne servaient d'ailleurs strictement à rien, sauf à accumuler la poussière sur les meubles inutilisés. Le quartier n'était pas très animé et peu d'habitations y avaient été construites aux alentours. C'était surtout un lieu aménagé de jardins familiaux qui donnait à l'endroit un petit air de campagne où il faisait bon vivre. La grande demeure de Charles Richmond était plantée au milieu d'un parc où quelques arbres centenaires prenaient racine sur une parcelle de plus de deux mille mètres carrés, soigneusement dissimulée des regards par de hauts murs d'enceinte. Un vrai petit paradis qu'Armand dès réception de son héritage avait voulu agrémenter d'une piscine couverte et chauffée. Mais un accident stupide ne lui avait pas laissé le loisir d'en profiter bien longtemps. Il avait bêtement chuté dans l'escalier de la maison, une nuit où il était rentré éméché d'une de ses soirées poker, se brisant la nuque sur le carrelage froid du hall d'entrée. Madeline l'avait découvert au petit matin, le regard fixé au plafond, la tête penchée en un angle incertain, ayant sur le visage une interrogation muette comme s'il se demandait encore ce qui avait bien pu lui arriver. Cinq ans après l'héritage inespéré de ses beaux-parents, la mort l'avait fauché à son tour dans la force de l'âge. Jarek était alors entré dans la vie de Madeline, trouvant les mots justes pour réconcilier la jolie veuve au bonheur. Ils s'étaient mariés dans la foulée, trop impatients de vivre pleinement leur amour naissant, même si de mauvaises langues avaient trouvé à redire sur ce bien court veuvage. Mais s'il était arrivé quelquefois à Madeline, au début de son second mariage, de comparer Armand à Jarek, elle s'était vite rendu compte qu'elle avait épousé deux êtres diamétralement opposés. Armand et son subit changement de condition financière était devenu au fil du temps un personnage immoral qui buvait plus que de raison, dépensant des sommes phénoménales aux tables de jeu, le poker étant un de ses hobbies favoris. Quant à sa vie de couple, il la délaissait pour se jeter dans les bras de jeunes femmes peu farouches avec qui il passait du bon temps. Madeline n'avait pas été dupe bien longtemps, mais comme toute épouse qui se respecte, elle avait dû ravalier sa honte et sa colère pour jouer le rôle de la femme aimante et exemplaire. Heureusement qu'elle pouvait compter sur le soutien de Gisèle Leblanc, sa domestique et confidente.

Gisèle s'était fait embaucher à l'âge de vingt ans chez les Richmond, remplaçant au pied levé la nourrice de Madeline qui avait donné sa démission pour suivre son prétendant. Elle avait donc pu voir grandir la fillette et tenir son rôle avec un sérieux surprenant qui avait toujours impressionné madame Richmond. Cette dernière, qui avait eu sa fille sur le tard, n'avait

pas la patience nécessaire pour s'occuper d'une si jeune enfant et elle avait été reconnaissante envers la douce Gisèle de gérer la petite turbulente. À la mort du couple Richemond, la nourrice, qui depuis plusieurs années était devenue la cuisinière attitrée de la famille, avait accepté de rester à son poste, trop attachée à sa jeune patronne qui donnait l'impression d'avoir toujours besoin de protection tant elle paraissait fragile avec son visage de poupée aux grands yeux rendus tristes par le deuil de ses parents tant aimés. Gisèle Leblanc avait quinze ans de plus que Madeline et elle tenait fièrement son rôle de confidente auprès d'elle. Elle était toujours à son écoute, se montrant attentive et compatissante. Madeline aimait avoir son avis sur certains sujets importants et la domestique était de bon conseil. Lorsque la jeune femme s'était retrouvée enceinte d'Armand, quelque peu désespérée par sa vie de couple, Gisèle lui avait promis que cet enfant allait ressouder les liens de son mariage. Quel homme ne rêvait pas d'avoir une descendance ? Les premiers temps, Armand, ravi d'avoir un garçon, s'était mis à couvrir sa femme de somptueux cadeaux, retrouvant tout naturellement son rôle de mari aimant. Il était visiblement fier de ce petit être que Madeline lui avait offert, mettant un frein à sa vie de débauche. Mais les braillements incessants du bébé colérique à n'importe quelle heure, de jour comme de nuit, tout comme l'épuisement de la jeune mère, avaient fini par lui faire fuir de nouveau le foyer conjugal, ses bonnes résolutions n'ayant pas tenu bien longtemps. C'est pour cette raison que sa mort n'avait pas étonné grand monde. Certaines mauvaises langues étaient allées jusqu'à dire que sa chute dans l'escalier n'avait rien de surprenant, qu'il le méritait. La vie s'était de nouveau montrée bien cruelle envers Madeline qui se retrouvait seule avec un bébé sur les bras. Puis elle avait trouvé en Jarek le mari, le père et l'amant idéal, oubliant son premier mariage catastrophique. Elle y avait gagné au change même si elle éprouvait toujours une profonde jalousie qui lui pourrissait l'existence. L'adultère que lui avait fait subir Armand avait laissé des traces. Elle avait des difficultés à faire confiance à son second époux. Il faut dire que Jarek était vraiment bel homme et qu'il n'était pas rare que les femmes se retournent sur son passage. Madeline en avait été très flattée au tout début de leur relation, mais à la longue, elle en était venue à détester ces marques d'attention.

Jarek se mit à tousser tout en relevant les yeux du quotidien régional *l'Union* qu'il était en train de feuilleter, tranquillement installé sur le canapé posé devant la cheminée.

— Il parle encore de cette affaire des disparus de Mourmelon, marmonnait-il en repliant son journal les sourcils froncés. Il n'est pas bon de faire ses classes dans la région par les temps qui courent.

Après la découverte du corps d'un certain Olivier Donner au sud de Mailly-le-Camp quelques jours auparavant, la polémique concernant un tueur en série sévissant dans les rangs des appelés de l'armée française était de nouveau relancée par les journalistes avides d'histoires à sensation. Il y avait déjà eu quatre jeunes militaires qui s'étaient volatilisés dans la nature en l'espace de deux ans, des déserteurs comme l'aimait à le rappeler la grande muette, et les médias se faisaient une joie d'y voir l'acte d'un fou.

— Pourquoi dis-tu ça, papa ? demanda Anastasia en serrant sa poupée contre elle, son petit visage levé dans sa direction. Je ne dois plus aller en classe parce que c'est dangereux ?

Madeline poussa un profond soupir tout en toisant son mari d'un air agacé. Ania était déjà suffisamment influençable pour ne pas lui mettre des idées saugrenues dans la tête. Comprenant son erreur, Jarek posa le journal sur le sol puis tendit les bras à sa fille pour l'inviter à venir lui faire un câlin. La fillette grimpa docilement sur ses genoux tout en se blottissant contre lui.

— Ce que je viens de dire n'a absolument rien à voir avec l'école. Faire ses classes pour les adultes signifie partir à l'armée, expliqua-t-il en lui frottant le bout du nez de son index tout en lui adressant un sourire rassurant.

Les pieds nus de l'enfant étaient froids au travers de la toile de son pantalon, il frissonna légèrement. Si sa femme se rendait compte que la gamine n'avait pas mis ses chaussons, il allait encore y avoir une sérénade à la maison. Il croisa le regard d'Anastasia qui l'écoutait avec attention puis lui adressa un clin d'œil. Ces deux-là s'aimaient d'un amour inconditionnel. Le père et la fille étaient inséparables, adorant passer de bons moments ensemble même si le travail de Jarek à l'entreprise de pompes funèbres lui prenait beaucoup de son temps. Les affaires fonctionnaient bien, la mort faisant toujours recette, mais la concurrence devenait de plus en plus rude et il fallait trouver les mots et les tarifs adéquats pour attirer les familles endeuillées. Ce n'était pas chose facile.

— Il est l'heure d'aller te coucher, Ania, déclara Madeline de sa voix autoritaire qu'elle se gardait bien d'employer avec Paul.

De toute façon, elle n'avait aucune emprise sur son fils qui n'en faisait toujours qu'à sa tête.

— Mais demain, c'est dimanche, protesta la petite en jetant un rapide coup d'œil à la grosse horloge murale dont les chiffres romains annonçaient 21 h 30.

— Tu obéis, « mademoiselle je sais tout » et tu files dans ta chambre, ordonna sa mère en portant une main tremblante sur son front comme pour dire « cette gamine me rendra folle ».

Anastasia observa un bref instant sa maman, assise sur le fauteuil de velours rose qui avait appartenu à sa grand-mère et que Madeline adorait tant. Elle parut hésiter une fraction de seconde avant de pousser un profond soupir de mécontentement, se laissant glisser sur le sol, affichant une adorable moue. Son père lui pinça le nez en souriant avant de désigner la porte du menton. Il était inutile d'essayer d'amadouer Madeline et tenter de la faire changer d'avis. En ce qui concernait l'éducation de ses enfants, elle estimait être la seule à avoir son mot à dire. Mais son autorité ne s'appliquait qu'à la fillette, Madeline ayant déclaré forfait depuis bien longtemps avec son aîné désobéissant qui pourtant trouvait toujours grâce à ses yeux.

— Demain, s'il ne fait pas trop froid, nous sortirons ton poney Roméo et nous irons jusqu'au canal pour lui dégourdir les pattes, proposa Jarek de sa voix rauque.

— Oh oui ! s'écria Anastasia en retrouvant immédiatement sa bonne humeur et en serrant ses petits bras autour de son cou tandis que sa mère levait son regard en direction du plafond, visiblement agacée par la proposition de son mari.

La Toussaint était passée depuis une semaine et un froid glacial s'était installé sur le pays gelant les chrysanthèmes qui fleurissaient les tombes des défunts. Il n'était vraiment pas raisonnable de laisser la fillette traîner dehors en cette saison, d'autant qu'elle était sujette aux rhumes à répétition. Ania, ignorant le mécontentement qu'affichait ouvertement sa maman, déposa un baiser sur la joue rugueuse de son père, dont la barbe pourtant rasée de près le matin même commençait à ombrer de nouveau son beau visage. Il était vraiment séduisant, même ce soir avec sa mine fatiguée. Mais il n'abusait pas du pouvoir de séduction qu'il avait sur la gent féminine. Car même si son mariage n'était pas parfait, Madeline étant d'une nature forte jalouse et souvent colérique, il n'avait aucunement l'intention d'aller voir ailleurs. Pourtant, tout n'était pas rose dans leur vie de couple et il avait certains griefs à lui reprocher. Notamment son attitude envers ses parents, qu'elle ne portait pas dans son cœur. En effet, Madeline était peu encline à apprécier monsieur et madame Kolowski, ce qui créait des tensions à chaque repas de famille. Il fallait bien avouer que ces derniers n'avaient jamais vraiment non plus accepté cette union avec la riche veuve qu'ils trouvaient trop superficielle. Quant à Madeline, elle supportait mal l'idée d'avoir des beaux-parents émigrés qui ne parlaient pas correctement la langue française alors qu'ils étaient installés sur le territoire depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Son beau-père travaillait dans une entreprise de rénovation de façade, tout comme Jarek

à l'époque de leur rencontre. Ce qui ne l'avait pourtant pas empêché de prendre la tête de la société des pompes funèbres avec rigueur et compétence, et devenir un excellent administrateur. Madeline était vraiment très fière de lui, car au milieu de ses amis de la haute société rémoise, le jeune homme était parvenu à s'intégrer à l'inverse de ses beaux-parents qui lui faisaient toujours honte.

— Bonne nuit, papa et maman, murmura Anastasia après avoir embrassé sa mère à son tour avant de quitter la pièce en traînant légèrement les pieds, signe de son peu d'entrain à monter se coucher.

Heureusement que la robe de chambre de la petite fille était beaucoup trop grande pour elle, masquant ses orteils nus sinon Madeline aurait hurlé comme une furie en l'accusant de vouloir être malade pour manquer l'école. Il faut bien dire que rester sagement assise dans une salle de classe n'était pas vraiment du goût de l'enfant qui préférerait mille fois traîner à la maison, le nez fourré dans les jupes de Gisèle. Mais, dans la vie, il y avait des droits et des devoirs. C'est en tout cas ce que tentait chaque jour de lui inculquer sa maman lorsqu'elle la faisait monter en voiture avec Paul pour les déposer à l'école privée où ils usaient tous les deux leur fond de culotte.

— Tu la gâtes beaucoup trop, marmonna Madeline dès que la porte se fut refermée. Et demain, la météo annonce de la pluie.

Jarek retint un soupir. Il était rentré depuis moins d'une heure à la maison et il n'avait aucune envie de passer sa soirée à se chamailler avec son épouse. La période de la Toussaint était toujours très éprouvante, les gens ayant tendance à mourir plus facilement. Les statistiques le prouvaient. Cela venait surtout du changement de saison qui emportait les plus fragiles. Les derniers jours avaient été éreintants pour lui. Il n'aspirait qu'à avoir un peu de tranquillité sous son toit.

— Nous verrons bien. Mais avec mon travail, j'ai l'impression de ne pas profiter beaucoup d'elle, protesta-t-il en se rendant compte, non sans un certain agacement devant le visage fermé de sa femme, qu'elle semblait toute disposée à lui faire une scène.

C'était monnaie courante ces derniers temps. La moindre remarque, le moindre retard étaient un prétexte pour hausser le ton et faire pleuvoir les reproches. Et comme il était rentré ce soir bien après l'heure du dîner, terminant la comptabilité en compagnie de Juliette, sa jeune et jolie secrétaire, Madeline avait de quoi lui en vouloir même si Jarek n'avait absolument rien à se reprocher.

— Tu n'as qu'à déléguer à tes employés, rétorqua la jeune femme en repoussant d'une main tremblante une mèche de cheveux échappée de son chignon.

— Que veux-tu ? soupira Jarek en fronçant les sourcils tout en se redressant quelque peu de son fauteuil. Tu veux pouvoir dépenser à ta guise l'argent que je gagne à la sueur de mon front ou m'avoir plus souvent à tes côtés ?

Son ton sarcastique parut lui déplaire. Elle se leva d'un bond, manquant de renverser le guéridon posé près de son siège puis vint se poster devant lui, le toisant de toute sa hauteur, les mains sur les hanches, visiblement furieuse. Jarek hochait lentement la tête. Il n'avait pas envie d'une dispute. Il était fatigué par la vision de tous ces chiffres alignés sur plusieurs colonnes et il commençait à avoir mal au crâne.

— Je vais me servir un digestif, déclara-t-il tout en se levant à son tour, beaucoup plus calmement.

Il contourna la frêle silhouette de Madeline avant de se diriger vers la desserte roulante où étaient soigneusement rangés les alcools forts et autres liqueurs féminines.

— Juliette va bien ? demanda-t-elle dans son dos, d'un ton faussement innocent.

Sa main resta en suspens au-dessus des bouteilles tandis que son corps se raidissait. Il commençait sérieusement à regretter d'avoir embauché la jeune assistante pourtant très efficace. Ses compétences étaient telles qu'il pouvait se permettre de lui laisser les rênes plusieurs heures sans que la boutique en vienne à couler. Elle avait cette facilité à accueillir les familles endeuillées tout en leur proposant les services offerts par la maison sans paraître trop intrusive. Elle était douce, fort agréable à regarder et son sourire chaleureux avait le don d'apaiser la souffrance des gens. Ce travail aux pompes funèbres était fait pour elle. Il avait rencontré Juliette six mois auparavant alors qu'elle venait prendre des mesures pour l'enterrement de sa mère. Elle avait expliqué à Jarek qu'elle n'était pas bien riche, mais qu'elle voulait que sa maman parte dans la dignité. Elle était prête à dépenser toutes ses économies durement gagnées pour mettre son projet à exécution. Sa douleur face à ce deuil avait ému et profondément touché le directeur, d'autant qu'elle lui avait dit avoir perdu son père l'année précédente. Pour la première fois de sa vie, Jarek avait accepté de s'occuper de l'enterrement de madame Édouard sans toucher la moindre commission. En compensation, il avait demandé à Juliette de venir travailler quelques heures pour lui. Elle avait accepté sa proposition de bon cœur, s'investissant sans rechigner dans son travail qui consistait à classer et ranger les nombreux dossiers que la secrétaire, Colette Potin, qui occupait son poste depuis l'époque de feu monsieur Richmond, ne trouvait jamais le temps de faire. Mais si Colette avait passé moins d'heures à papoter au téléphone



avec ses amies, elle aurait sans doute pu s'acquitter de sa tâche sans accumuler autant de retard dans son classement. De fil en aiguille et devant les compétences évidentes de Juliette, Jarek avait fini par remercier Colette et embaucher la jeune demoiselle à sa place. Ce qui n'avait pas été sans conséquence. Car l'employée licenciée s'était précipitée chez eux en demandant à voir expressément Madeline pour lui signifier cette monstrueuse injustice, allant jusqu'à dire ouvertement que les seules compétences réelles de Juliette étaient, à n'en pas douter, sa silhouette agréable à regarder. Grâce au ciel, à cette époque et bien que d'une jalousie malade, Madeline, qui connaissait suffisamment Colette et son célèbre poil dans la main, avait pris parti pour son époux, comprenant sa lassitude à payer une personne à ne rien faire. Pour le bien de l'entreprise, il avait pris la bonne décision en licenciant cette fainéante. Mais quand la jalousie s'insinue dans un couple, elle ronge silencieusement le cœur des gens et s'installe sournoisement dans leur quotidien, leur menant la vie dure. Et c'est pour cette raison que depuis ces dernières semaines, le couple Kolowski était dans une mauvaise passe.

— Je ne répondrai pas à ce genre d'insinuation, marmonna Jarek en se versant un doigt de bourbon.

— Tu ne peux nier le fait que tu passes énormément de temps avec elle, répliqua Madeline la voix tremblante.

— Je n'ai absolument rien à me reprocher, rétorqua-t-il en posant son verre sur la surface lisse du petit meuble d'un geste brusque, répandant un peu de liquide ambré sur sa main qu'il essuya consciencieusement à l'aide de son mouchoir.

L'opération lui prit un certain temps. Il ne semblait pas vouloir relever les yeux pour affronter le regard sombre de sa femme. Quand il se décida enfin à ranger le carré de tissu au fond de la poche de son pantalon, Madeline était retournée s'asseoir dans son fauteuil préféré, le dos droit, le menton relevé en un signe de défi. Ses mains étaient agrippées aux accoudoirs comme si elle se retenait de ne pas lui bondir dessus. C'était d'ailleurs peut-être ce qu'elle avait envie de faire.

— Si tu le souhaites, tu peux venir avec moi lundi matin et passer la journée en ma compagnie. Tu constateras par toi-même de la gentillesse de Juliette et de son manque d'intérêt évident pour moi, reprit Jarek en s'approchant lentement de son épouse.

Il posa à son tour les mains sur les deux accoudoirs et se pencha lentement sur son petit visage fermé qui, même sous l'effet de la colère, était d'une beauté saisissante. Comment pouvait-elle s'imaginer un seul instant qu'il puisse aller voir une autre femme ? Madeline était tellement

belle. Et même si Juliette avait la fraîcheur de ses vingt ans, elle n'arrivait pas à la cheville de sa femme.

— Je n'aime que toi, souffla-t-il en effleurant ses lèvres roses d'un chaste baiser.

— Je voudrais bien te croire, répondit-elle, troublée malgré elle par la proximité de son époux.

— Allons dans notre chambre et je te le prouverai, répondit Jarek en se penchant de nouveau en l'embrassant avec fougue, sa langue s'insinuant sournoisement dans sa bouche.

— Je vous ai préparé une blanquette de veau pour demain midi. Il suffira de la réchauffer, déclara une voix glaciale dans leur dos, les faisant sursauter comme deux gamins pris en faute.

Gisèle Leblanc venait d'apparaître sur le seuil du salon, tenant son tablier à la main, les observant à tour de rôle, nullement gênée d'avoir interrompu leur tendre tête-à-tête. Jarek se redressa en jurant entre ses dents. Cette femme avait le don de le mettre mal à l'aise, même dans sa propre maison. Telle une petite fouine, elle traînait de pièce en pièce, apparaissant et disparaissant au gré de ses envies, toujours à l'écoute de la moindre conversation, ce qui l'agaçait ouvertement. Et l'idée de lui accrocher une clochette autour du cou comme on le faisait aux vilains matous lui traversa un bref instant l'esprit. Il se retint de sourire à cette évocation.

— Puis-je me retirer à présent ?

— Oui, merci, Gisèle. Vous pouvez regagner vos appartements, déclara Madeline en rougissant adorablement. Et passez un bon dimanche.

La servante âgée de cinquante ans habitait un petit pavillon au fond du jardin qui possédait un confort quelque peu spartiate, mais qui semblait suffire à ses besoins. Célibataire, sans attaches, Gisèle semblait apprécier sa situation, ne se plaignant jamais. Elle passait de toute façon la plus grande partie de ses journées dans la maison, profitant pour l'occasion de ses commodités, ne rentrant chez elle que pour y dormir. Lorsque son jour de repos arrivait – en l'occurrence le dimanche –, elle partait rendre visite à sa mère qui vivait dans la ville d'Épernay, ne revenant que tard le soir par le dernier train qui desservait Reims. Gisèle était à présent la seule à travailler à plein temps chez les Kolowski. Elle s'occupait de la bonne tenue de la grande maison, de la préparation des repas et surveillait les deux enfants lorsque c'était nécessaire. Une jeune femme venait deux fois par semaine pour aider au ménage ainsi qu'un jardinier pour entretenir le parc arboré, ce qui était nettement suffisant.

La quinquagénaire salua ses patrons sans la moindre émotion, le visage empreint de sévérité puis elle disparut dans le couloir telle une ombre.

Jarek ne put s'empêcher de frissonner. Il n'avait jamais apprécié cette femme et il l'aurait bien volontiers licenciée, mais pour une raison étrange, Madeline était très attachée à sa domestique qui lui servait surtout de dame de compagnie. Ce n'était pas non plus l'unique raison qui empêchait Jarek de la congédier. Car Gisèle, sous ses airs revêches, était une incroyable cuisinière et elle n'avait pas son pareil pour s'occuper de la petite Ania qui l'appréciait énormément. Et le bonheur de sa fille passait avant tout. Pourtant, le jeune homme s'était souvent demandé pourquoi cette femme n'avait jamais eu l'envie de quitter son travail pour se marier et élever ses propres enfants puisqu'elle avait en elle cette fibre maternelle reconnaissable entre toutes. D'autant qu'elle avait dû être plutôt jolie dans sa jeunesse malgré sa silhouette un peu androgyne. Mais l'air revêché qu'elle arborait du matin au soir avait sans aucun doute fait fuir plus d'un prétendant.

— Allons dans la chambre, proposa le jeune homme en oubliant momentanément Gisèle et son fichu caractère tout en tendant la main à son épouse, bien décidé à reprendre là où ils en étaient restés.

Mais le froncement de sourcil de Madeline lui indiqua clairement que le charme était rompu. Maudite Gisèle ! Dans un soupir, Jarek se dirigea de nouveau vers son verre qu'il avait abandonné quelques minutes plus tôt, avalant une longue gorgée, le regard fixé au travers d'une des fenêtres du salon dont le lourd rideau n'était pas tiré, observant silencieusement la nuit.

Anastasia stoppa en haut des marches lorsqu'elle entendit la porte de service située à l'arrière de la maison claquer lourdement et la clef tourner dans la serrure. Gisèle venait de rentrer chez elle. La fillette se mordilla la lèvre. Après un dernier moment d'hésitation, elle avança lentement dans le couloir sombre, serrant contre son cœur sa poupée de chiffon qui ne la quittait jamais. À cet instant précis, elle appréciait de sentir son odeur, un mélange de savon et de poussière mêlés ainsi que la chaleur de son contact contre son petit corps tremblant. Le long corridor du premier étage de la demeure familiale était éclairé par de vieilles appliques murales aux ampoules de basse intensité qui ne répandaient qu'une faible clarté sur les murs créant des zones d'ombre effrayantes pour une petite fille de cinq ans. Avec courage, elle se mit à longer à petits pas hésitants le couloir sinistre, pressée de retrouver son lit où elle pourrait se dissimuler sous les draps en priant pour que son frère Paul, qui avait disparu depuis un certain temps déjà, ne lui prépare un mauvais coup dont il avait le secret. Il faut bien avouer que la vieille demeure familiale avait de quoi effrayer un jeune esprit comme le sien et Paul s'arrangeait toujours pour attiser ses peurs. Surtout depuis qu'il lui avait avoué non sans un certain ravissement qu'ils n'étaient que demi-frère et sœur, chose qu'elle n'avait pas réellement comprise

en raison de son jeune âge. Lorsqu'il avait abordé le sujet concernant son propre père, un dénommé Armand qui était tombé dans l'escalier après avoir été poussé par un fantôme sournois qui devait toujours hanter les lieux, Anastasia avait complètement disjoncté. Elle en avait fait des cauchemars pendant des semaines, se mettant à hurler en pleine nuit, réveillant toute la maisonnée. Jarek en se montrant patient, à l'inverse de Madeline qui ne supportait plus de voir ses nuits écourtées par les cris de sa fille, était parvenu à lui faire avouer ce qui l'effrayait tant. Et lorsqu'il avait compris l'origine de ses terreurs nocturnes, il avait donné une bonne correction à Paul qui avait mis plusieurs jours avant de parvenir à s'asseoir sur son derrière sans grimacer de douleur. Puis les deux parents avaient réuni les enfants pour leur expliquer calmement la situation sur leur famille recomposée. Et Anastasia avait alors appris de la bouche même de sa maman que son papa n'était pas celui de Paul et que c'était pour cette raison qu'il s'était montré très méchant avec elle, sans doute déçu par sa découverte. Mais il allait arrêter de se comporter comme un idiot et tout allait redevenir comme avant. Enfin, c'était ce qu'avait promis sa maman. Madeline aurait dû punir sévèrement Paul pour avoir fouillé dans ses affaires sans autorisation et pour avoir aussi effrayé sa jeune sœur. Mais elle n'en avait rien fait, allant même jusqu'à reprocher à Jarek de s'être montré trop violent envers son beau-fils. Cette triste histoire avait été une nouvelle source de discorde dans le couple qui avait mis plusieurs jours avant d'enterrer la hache de guerre. Ania laissa sa main en suspens devant la poignée de porte dorée, surprise de ne plus entendre le son étouffé de la conversation de ses parents, qui avait pour elle quelque chose de rassurant. Elle fronça les sourcils tout en jetant un regard par-dessus son épaule, en direction du grand escalier de bois qui l'effrayait tant. Son père lui avait juré que la maison ne recelait aucun mauvais fantôme et que son frère par méchanceté avait inventé toute cette histoire pour lui faire peur. Mais un doute subsistait chaque fois qu'un vieux meuble se mettait à craquer ou que les branches des arbres plantés trop près des murs de la maison venaient griffer la fenêtre de sa chambre. La porte du salon s'ouvrit et la voix de son père parvint jusqu'à ses oreilles, la soulageant immédiatement. Elle ne put s'empêcher de laisser s'échapper un léger soupir entre ses lèvres serrées par l'angoisse et l'idée d'aller quémander son aide lui traversa un bref instant l'esprit. Son papa ne verrait aucun inconvénient à venir la border et peut-être même lui lire une histoire pour l'aider à trouver le sommeil, mais il y avait fort à parier que sa maman y trouverait encore à redire. Madeline disait de sa fille qu'elle était trop peureuse et qu'elle devait cesser de pleurnicher pour un rien. Elle devait agir en grande

et ne plus avoir peur de son ombre. Elle prenait toujours Paul en exemple en lui montrant combien ses agissements de petite fille étaient puérils. Ce qui n'était d'ailleurs pas pour déplaire au gamin de neuf ans. Être le préféré de sa mère avait de nombreux avantages et il savait parfaitement bien en tirer parti. Jarek quant à lui trouvait ridicule de comparer une fillette de cinq ans avec un garçon de bientôt dix ans. Il n'aimait pas la manière dont sa femme agissait avec Anastasia, mais se gardait bien d'intervenir. Anastasia tourna la poignée et la porte se mit à gémir sourdement sur ses gonds comme une âme en peine, la faisant frissonner. Sa main tâtonna jusqu'à l'interrupteur qu'elle actionna de bas en haut sans qu'aucune lumière ne vienne éclairer la pièce plongée dans l'obscurité. Ania recula d'un pas, horrifiée. La grande armoire normande qui renfermait dans son ventre ses jolies toilettes projetait une ombre menaçante dissimulant sans doute un monstre dans ses entrailles tandis que le gros ours en peluche qu'elle avait fièrement gagné à la fête foraine l'année précédente semblait lui aussi très menaçant debout sur ses pattes arrière. Ania se mit à gémir doucement comme un petit animal blessé. La chambre de son frère était au fond du couloir et elle aurait pu aller lui demander de l'aide d'autant qu'un rai de lumière filtrait sous sa porte. Mais il était à parier qu'il allait l'envoyer balader, comme à son habitude. Et il fallait bien avouer que depuis sa cuisante correction, son animosité envers sa petite sœur n'avait fait que croître. Les yeux de l'enfant se posèrent sur la silhouette de sa jolie lampe de chevet qui trônait à la tête de son lit. Son papa lui avait acheté le week-end dernier avec le lustre assorti. L'éclairage installé au plafond donnait en temps normal une lumière vive et rassurante pour la petite fille, laissant filtrer ses rayons lumineux au travers des cinq fleurs roses et bleues qui ornaient le plafonnier et qui égayaient sa chambre d'enfant contrairement à l'ancien luminaire qui datait de l'époque de ses grands-parents. Ania se mit à réfléchir en mordillant le bras de sa poupée. Avec un peu de courage, elle pourrait courir jusqu'à la lampe posée sur son chevet et l'allumer pour redonner à la pièce son côté rassurant. Mais elle allait devoir affronter l'armoire et ses horribles secrets ainsi que les ombres effrayantes qui cachaient sans doute quelques monstres, ou elle pouvait appeler papa à la rescousse et se faire rabrouer par maman, risquant par la même occasion de se voir privée de sa sortie dominicale avec son poney Roméo qu'elle affectionnait tant. Anastasia secoua énergiquement la tête puis elle aspira une grande bouffée d'air pour se donner du courage avant de se précipiter jusqu'à son lit en priant pour qu'aucun monstre ou fantôme, même si papa avait juré qu'il n'y en avait pas dans la maison, ne l'intercepte au passage. Elle allait arriver sans encombre jusqu'à la lampe rassurante lorsqu'elle

ressentit une violente douleur sous la plante de ses pieds nus, la stoppant net. Puis elle laissa échapper un hurlement qui résonna dans toute l'habitation, faisant trembler les murs. Jarek, qui sortait de la cuisine où il s'était momentanément réfugié pour permettre à Madeline de se calmer, leva les yeux au plafond avant de s'élancer comme un fou dans le grand escalier, suivi de sa femme plus intriguée par tout ce remue-ménage que réellement affolée. Il faut dire que sa fille passait le plus clair de son temps à geindre sans raison. Lorsqu'il stoppa devant la chambre d'Ania, Jarek aperçut sa petite silhouette figée au milieu de la pièce plongée dans la pénombre. Il actionna l'interrupteur sans obtenir de lumière et pesta rageusement avant de s'aventurer prudemment. Quelque chose craqua sous les semelles de ses chaussures avant qu'il n'atteigne la lampe qui diffusa immédiatement sa douce clarté rassurante. Le cri que poussa Madeline dans son dos le fit sursauter et il se retourna d'un bond pour jeter un regard inquiet sur sa femme. Cette dernière avait la main posée sur ses lèvres, les yeux fixés sur sa petite fille qui n'avait toujours pas bougé, comme pétrifiée, la bouche ouverte dans un cri muet. Autour de sa robe de chambre, une mare de sang commençait à s'étaler lentement, formant un halo sombre.

— Mon Dieu, souffla Jarek en se précipitant sur l'enfant et en la soulevant délicatement dans ses bras pour la déposer sur son lit aux draps fleuris.

À la vue du sang qui tachait ses orteils et sous l'effet de la douleur, Ania hurla de nouveau avant d'enfouir son petit visage inondé de larmes contre l'épaule réconfortante de son papa. Ce dernier se mit à la bercer avec douceur pour tenter de l'apaiser tout en jetant un regard sur le sol où brillait l'éclat dangereux des ampoules brisées. La petite, pieds nus, avait tout simplement marché dessus, se meurtrissant la peau sur les pointes acérées.

— Il faut l'emmener aux urgences, déclara Jarek en observant les nombreuses plaies qui saignaient abondamment. Va chercher son manteau, ordonna-t-il en se tournant vers Madeline qui, pour une fois, ne protesta pas, visiblement choquée par la mésaventure que venait de subir sa fille.

La jeune femme disparut dans le couloir tandis que son mari se relevait pour emporter la fillette en pleurs dans ses bras. Il fallait à tout prix la débarrasser des morceaux de verre fichés dans sa chair et l'opération allait nécessiter la main experte d'un médecin.

— Ça va aller, ma princesse. Papa est là.

Anastasia tourna son visage larmoyant vers lui, s'efforçant d'atténuer ses pleurs.

— C'est la faute du fantôme, sanglota-t-elle les yeux écarquillés par la peur de voir apparaître le spectre monstrueux.

— Il n'y a pas de fantôme, déclara Jarek d'un ton qui se voulait rassurant.

Lorsqu'il quitta la chambre en prenant soin de ne pas marcher sur les débris, il se retrouva nez à nez avec Paul qui se tenait dans le couloir, un air faussement innocent plaqué sur le visage. Si Jarek n'avait pas eu sa fille blottie contre lui, il n'aurait pas hésité une seule seconde à lever la main sur lui pour lui donner une bonne correction. Il savait bien que les ampoules électriques ne s'étaient pas brisées toutes seules et dans les yeux de son beau-fils, il pouvait voir briller la joie malsaine qu'il éprouvait à cet instant face à la souffrance d'Anastasia.

— Tu ne perds rien pour attendre, grogna-t-il en passant près du jeune garçon avant de se précipiter dans l'escalier.

Madeline l'attendait en bas des marches. Elle aida Ania à enfiler son anorak puis elle s'apprêtait à endosser son propre manteau lorsque son mari arrêta son geste en lui attrapant le bras un peu trop vivement.

— J'y vais seul. Reste avec Paul et oblige-le à passer l'aspirateur et nettoyer le sang sur le sol. Je veux qu'à mon retour il n'y ait plus aucune trace de cet incident.

— Pourquoi devrait-il le faire ? protesta Madeline choquée par le ton qu'il venait d'employer et surprise de le voir mêler son fils à toute cette histoire. Je vais appeler Gisèle et...

— Non ! s'écria son mari avec hargne. Ton fils a délibérément cassé les ampoules avec son lance-pierre et c'est à lui de réparer ses erreurs. Je m'occuperai de sa punition dès mon retour, mais il y a pour l'heure beaucoup plus urgent ! termina-t-il en s'emparant des clefs de voiture posées sur le meuble d'entrée.

Puis sans un regard pour sa femme, il se dirigea vers la porte, ouvrit le verrou et sortit dans le froid glacial. Anastasia se mit à frissonner contre lui. Mais la morsure du froid sur ses pieds ensanglantés eut pour effet d'anesthésier quelque peu la douleur.

— Où on va, papa ? demanda-t-elle lorsqu'il l'allongea sur la banquette arrière de sa Mercedes.

— À l'hôpital pour te soigner, ma princesse, lui répondit-il la main sur la portière tout en lui adressant un sourire qui se voulait réconfortant.

— Je ne vais pas pouvoir aller à l'école lundi, reprit la petite en essuyant son nez morveux d'un revers de la manche de son anorak.

Jarek se mit à rire doucement. Ania était finalement prête à souffrir le martyr pour avoir la chance de manquer ne serait-ce qu'un seul jour d'école. Sacrée gamine !

La Renault 5 s'arrêta devant la porte-cochère d'un vieil immeuble et lorsque la portière arrière s'ouvrit, la voix du chanteur du groupe Téléphone

s'éleva un bref instant dans la nuit avant que le conducteur ne baisse précipitamment le son de son autoradio. Juliette sortit du véhicule tout en remontant le col de son manteau pour se protéger du froid puis elle se pencha au-dessus de la vitre baissée du côté passager où était installée son amie Charlotte. Cette dernière entretenait une relation depuis plusieurs mois avec Noé, le propriétaire de la voiture, et il leur arrivait souvent de venir chercher Juliette à la sortie de son travail, les samedis soir, pour aller boire un verre au centre-ville. Ils formaient une bonne équipe tous les trois et la présence de Noé et Charlotte avait un peu atténué la tristesse de Juliette après le décès de sa mère, même si ces deux derniers n'avaient de cesse de se moquer gentiment de son job aux pompes funèbres. C'est vrai que son travail avait de quoi surprendre et on lui demandait souvent, sans doute à cause de son jeune âge, ce qu'elle trouvait d'attrayant à guider et reconforter de parfaits inconnus dans la douleur du deuil qui les touchait.

— On se voit dimanche après-midi à la patinoire. Tu es certaine de vouloir t'y rendre en bus ? demanda Charlotte en soufflant sur ses mains gantées en tentant bien inutilement de les réchauffer.

Le chauffage de la voiture de Noé ne fonctionnait plus et l'habitacle était aussi congelé que l'intérieur d'un réfrigérateur. Mais malgré l'état déplorable du véhicule, il leur permettait une certaine autonomie dans leurs déplacements du quotidien.

— Ça ne me dérange pas de venir te chercher, proposa Noé tout sourire.

C'était un jeune homme aux cheveux longs, portant des lunettes rondes à la John Lenon et qui se donnait des airs de baba cool avec ses vêtements colorés. C'est son allure différente des autres jeunes de son âge qui avait immédiatement séduit Charlotte, la fille de bonne famille. Mais c'était aussi pour faire enrager ses parents, des bourgeois plutôt coincés. Du moins, au tout début de sa relation avec Noé, car Charlotte était à présent raide dingue de son petit ami un peu déjanté, mais qui possédait un cœur d'or. Et elle n'avait pas tardé à l'avouer à son amie Juliette à qui elle ne pouvait rien cacher. Les deux filles avaient usé leur fond de culotte ensemble sur les bancs de la même école et d'année scolaire en année scolaire, malgré la différence de classe sociale, elles étaient devenues inséparables, comme deux sœurs. Les parents de Charlotte, tout comme monsieur et madame Édouard à l'époque où ils étaient encore de ce monde, n'avaient absolument rien trouvé à redire à cette amitié exceptionnelle.

— Non, ça va le faire, répondit Juliette tout sourire. Et puis au moins, j'aurai la chance de me réchauffer un peu dans le bus durant le trajet jusqu'à la patinoire au lieu de claquer des dents dans cette vieille guimbarde ! termina-t-elle en reculant légèrement sur le trottoir.



— Ça, c'est méchant ! protesta Noé en pointant son index dans sa direction d'un air faussement offusqué avant d'éclater de rire sitôt imité par Charlotte.

— Bisous et bonne fin de soirée ! déclara-t-elle avant de se précipiter sur sa porte d'entrée, pressée de retrouver la chaleur de son petit appartement perché sous les combles. Et pas de folie ! hurla-t-elle à l'intention de la voiture qui s'éloignait déjà.

Elle louait depuis peu un meublé et passait son temps libre à lui redonner un petit coup de jeune. Elle avait commencé par arracher le vieux papier jauni avant de repeindre les murs dans des coloris très tendance qui atténuaient un peu la médiocrité des lieux. Son patron, monsieur Kolowski, la payait plutôt bien et elle aurait sans doute pu trouver mieux lorsqu'elle avait dû rendre l'appartement où elle vivait avec sa mère, appartement devenu trop grand pour elle et surtout chargé de trop de souvenirs. Mais Juliette voulait mettre de l'argent de côté pour renflouer son compte en banque qui avait fondu comme neige au soleil durant sa période de chômage et elle ne voyait aucun intérêt à le dépenser dans un coûteux loyer. Lorsqu'elle inséra la clef dans la porte des communs pour pénétrer à l'intérieur de l'immeuble, elle tomba nez à nez avec une des locataires qu'elle n'appréciait que moyennement. En effet, la jolie blonde au visage fardé qui logeait dans l'appartement mitoyen du sien ramenait régulièrement des hommes chez elle et les cris qu'elle poussait lorsqu'elle s'envoyait en l'air avaient le don d'exaspérer sa voisine. Mais comment dire à une femme de petite vertu que ses orgasmes à répétition l'empêchaient tout simplement de dormir ? Les deux femmes d'un commun accord s'ignorèrent et Juliette grimpa sagement les escaliers sans un regard en arrière. Elle n'avait pas pour habitude de se montrer impolie envers les gens, mais avec cette garce, elle ne pouvait pas s'en empêcher. De toute façon, son attitude ne paraissait pas choquer sa bruyante voisine qui était souvent dans un état second, ayant ingurgité de l'alcool ou d'autres substances illicites à profusion. Elle ne paraissait d'ailleurs pas très fraîche, ce soir. Arrivée devant sa porte, Juliette entendit un bref échange poli dans le hall, signe qu'une tierce personne venait d'entrer puis le silence revint. Elle poussa un soupir tout en refermant la porte dans son dos, heureuse d'être enfin rentrée chez elle. En se débarrassant de son manteau qu'elle accrocha sur la patère réservée à cet usage, elle se surprit à sourire à son reflet projeté dans la grande glace murale. Juliette avait encore les joues rosies par le froid et ses cheveux bruns noués en une queue de cheval frisottaient légèrement sur le sommet de son crâne. Elle se trouvait plutôt jolie même si, jusqu'à ce jour, elle n'avait laissé aucun garçon l'approcher d'assez

près pour profiter de ses charmes. Elle était plutôt fleur bleue, contrairement à son amie Charlotte. Elle attendait patiemment de rencontrer le grand amour pour se donner corps et âme à l'être aimé. Sa façon de voir la vie avait en quelque sorte rassuré ses parents et ils trouvaient l'attitude de leur fille très saine. À présent qu'ils n'étaient plus de ce monde, Juliette se sentait parfois démunie face à la solitude. Car même si Charlotte était très présente dans sa vie, elle ne pouvait remplacer les sentiments d'un père et d'une mère pour leur enfant. Mais il fallait bien avouer que Juliette avait eu de la chance en croisant la route de Jarek Kolowski. Elle avait cru toucher le fond à la mort de sa mère. D'autant que le mois précédant son décès, la jeune fille avait été injustement licenciée de son travail de réceptionniste dans un minable petit hôtel du centre-ville à cause d'un client mécontent. Puis Jarek était apparu comme le sauveur. Depuis leur toute première rencontre et devant son incroyable gentillesse, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver de tendres sentiments à son égard, ce qui faisait sourire Charlotte à qui elle avait confié son ressenti envers ce patron si séduisant. L'homme avait tout pour lui plaire : la beauté, l'intelligence et une incroyable douceur. Hélas pour elle, il ne semblait absolument pas la voir comme une éventuelle conquête. Il restait toujours très courtois, s'inquiétant chaque matin de son bien-être sans en faire plus que ne l'exigeait la politesse. C'était parfois frustrant. Mais rien n'empêchait la jeune fille de fantasmer sur lui, s'endormant chaque soir en s'imaginant blottie dans ses bras puissants. Juliette soupira en grimaçant face à son reflet dans la glace tout en se traitant intérieurement d'idiote. Jarek était marié à une femme d'une beauté éblouissante et il y avait peu de chance qu'il s'intéresse un jour à la petite assistante secrètement amoureuse de lui.

On frappa à la porte, la faisant sursauter. Elle fronça les sourcils tout en jetant un regard à sa montre-bracelet, dernier cadeau d'anniversaire que lui avait offert sa maman avant de mourir. 22 h 30. Il était bien tard pour une visite de courtoisie. Soudain, Juliette réalisa qu'elle avait bêtement oublié son petit sac de courses dans la voiture de Noé. Il ne contenait pas grand-chose. Un paquet de riz, quatre malheureux yaourts nature et une bouteille d'eau minérale ; son repas du soir. Charlotte s'en était sans doute rendu compte et elle venait lui rapporter ses commissions afin de lui éviter de manger les quelques biscottes rassies qui lui restaient dans le fond de son placard. C'était son amie qu'elle avait entendue quelques minutes plus tôt parler dans le hall avec sa garce de voisine. Un sourire reconnaissant aux lèvres, Juliette ouvrit le battant de la porte, prête à l'accueillir. Mais son sourire se figea lorsque le pistolet à clous se posa sur son front et que l'arme improvisée lâcha dans un bruit sec la tige métallique qui lui

transperça la peau. Un léger cri de surprise sortit de sa bouche tandis que son corps se raidissait brutalement sous le choc de l'agression. Du sang se mit à suinter entre ses yeux écarquillés puis Juliette bascula lourdement en arrière, sa tête venant heurter le vieux lino usé.